

# Y A-T-IL UNE ETHIQUE POUR LES JOURNALISTES?

**Gif-sur-Yvette**

**23 novembre 2007**

La question que vous m'avez posée ce soir, ne supporte pas de réponse évasive. Tous, ici, vous êtes venus avec des exemples en tête. Des images qui vous ont choqués, ou interrogés, vues à la télévision ou à la une de tel ou tel journal. Des jugements, souvent à l'emporte pièce, ou présentés comme des informations quand il s'agissait de commentaires, ou de parti pris. Ou plus banalement, avec par exemple des questions sur le journalisme à sensation qui depuis quelques années a relégué Ici Paris et France Dimanche parmi les vieilleries d'une époque bien prude au profit des « people », ces gens qui semblent n'avoir rien d'autre à faire que paraître à la télévision en espérant y gagner le quart d'heure de célébrité qu'ils tenteront de monnayer, quitte à s'exhiber ensuite dans les journaux spécialisés dans le récit de leurs pauvres aventures. Il y a quelques jours, si j'en crois l'affichette publicitaire qui se balançait sous mes yeux dans le métro, une certaine Zephyra, complaisamment étendue en travers de la une d'un de ces magazines « people », était « enceinte sans le savoir ». Je n'ai pas la moindre idée de qui il peut bien s'agir. Une héroïne de reality-show ? Qu'importe. Évacuons tout de suite cette problématique sans issue et posons déjà une première idée.

Il en va en effet des journalistes comme de bien d'autres domaines. Tous ceux qui exercent cette profession ne font pas le même métier. Je me souviens d'un confrère qui avait dû, pour des raisons alimentaires, passer par le journal « Détective » avant d'entrer à l'Agence France Presse. Nous étions pliés de rire quand il racontait comment on y rédigeait avec un vocabulaire toujours identique et soigneusement codé pour émouvoir dans les chaumières, les drames et crimes passionnels dont cet hebdomadaire faisait ses choux gras. Et lorsque je lui demandais pourquoi l'illustration de ces articles se limitait à des photos de communiantes ou de mariés, il me dit que c'était ce qu'on trouvait sur le buffet du salon. Sous entendu, des photos volées par le reporter envoyé sur place pour recueillir histoires et témoignages, à partir desquels le journaliste rédigeait son histoire.

Le problème, ici, est moins celui du journaliste que de sa hiérarchie ou de sa direction, que seul le résultat final intéresse, à savoir l'audience ou les ventes, dans un monde médiatique extrêmement concurrentiel. La mesure de l'audience n'est que la recherche de ce qui fédérera un maximum de public, et drainera donc la publicité, ce qui mène vite au plus facile. Par définition, celui qui ne regarde que la télévision, sera, pour prendre cet exemple, toujours plus influent sur les

programmateurs que le public qui se partage entre différents pôles de loisirs et de cultures et pèse donc moins lourd dans l'audimat.

Les médias n'échappent pas au célèbre couple offre et demande, que l'acte d'achat concrétise. L'information, qu'on le veuille ou non, est un bien marchand. Le journal le plus exigeant doit lui aussi trouver son équilibre économique, s'il veut durer. Regagnons plutôt les eaux, sensées plus calmes, de l'information générale. Restons sur les images. La Croix, vous le savez peut-être, s'est fait piéger bien involontairement la semaine dernière avec une photo de grévistes ou présumés tels. Une photo prise sur un site professionnel de photographes indépendants utilisé régulièrement. C'est la photographe qui avait malheureusement été abusée. Épisode malheureux, mais d'autant moins grave que les lecteurs en furent immédiatement avertis. Or, montrer est un des moyens essentiels de l'information, surtout évidemment si l'on parle de télévision : certains événements sont quasi passés sous silence ou peu traités pour la seule raison qu'il n'y a pas d'images disponibles (*tsunami et séisme au Nord-Pakistan, guerre au Moyen-Orient et guerre des Malouines*).

Mais l'image n'est pas neutre. Deux exemples, si vous le voulez bien. Nos convictions, à La Croix, nous interdisent de présenter des images humiliantes pour les personnes. Choisir de ne jamais montrer quelqu'un menotté est assez facile à appliquer. On peut s'abstenir aussi sans problème de proposer les photos de criminels ou de personnes soupçonnées de l'être. C'est quelquefois plus difficile avec les prises d'otages, les photos de prisonniers lors de conflits armés, ou les images de morts. La Croix ne montre quasiment jamais de cadavres. Une personne assassinée, par exemple, sera toujours montrée de son vivant. Ou alors c'est un choix volontaire, et expliqué, comme ce fut le cas pour le Rwanda. Nous n'avions pas, en novembre 1994, publié en une la photo de Georges Besse, le patron de Renault assassiné par Action Directe, baignant dans son sang sur le trottoir en bas de chez lui. Mais elle figurait en petit format, à l'intérieur. C'était une erreur et nous nous sommes sentis concernés par la réaction de sa famille. « *Les journalistes qui ont fait ce choix ont sans doute cru, en suivant leur instinct, accomplir leur mission d'information* », écrivait-elle dans une lettre dont nous fûmes l'un des destinataires. Mais, continuait-elle, « *ceux qui ont pris ces clichés, ceux qui les ont publiés, ont méprisé notre douleur et bafoué la dignité humaine. Cela nous a fait du mal au moment où nous sommes si atrocement frappés* ». Ce fut une leçon. Mais comment montrer sans montrer.

Le blog de la rédaction en chef de La Croix, (sur [www.la-Croix.com](http://www.la-Croix.com)) vous permet de suivre comment, à mesure que les problèmes se présentent, les responsables du journal prennent leurs décisions. Ce fut le cas lors de l'exécution de Saddam Hussein. Pas question de publier une photo du cadavre du tyran. Nous nous en sommes certes tirés par une pirouette, en montrant un Israélien achetant un

journal où l'on voyait les préparatifs de cette pendaison, mais pas l'acte lui-même. A noter que France 3 et I-télé avaient fait le même choix, d'autres chaînes passant la pendaison en boucle. Baignant dans un monde audiovisuel où ne vaut que le « tout émotion » sur fond de concurrence effrénée tirant tout le monde vers le bas, sur quoi le journaliste peut-il s'appuyer pour former son jugement ? (*Que ressentez-vous....?*)

Nous arrivons là au cœur de notre réflexion. Il n'y a pas d'information en soi. Une information n'existe que dans le rapport entre celui qui l'émet et celui qui la reçoit. Le journaliste, qui travaille dans cet espace bien précis, se trouve bien situation de médiateur. Il va en effet choisir les informations qu'il va transmettre parmi les milliers qui sont disponibles chaque jour. Le seul fil général de l'AFP fournit plus de mille dépêches quotidiennes, et vous pouvez y ajouter les fils spécialisés, les autres agences et bien sûr les informations propres à chaque média, reportages, enquêtes, etc...

Le premier acte du journaliste est donc toujours de trier et de choisir les informations dont il va rendre compte. Les critères qui président à cette sélection, les références qui les fondent, donneront au journal sa personnalité. La priorité est donc le discernement, puis, dans le traitement de l'information, un travail de compréhension, d'explication puis de communication, lors de sa transmission au lecteur. On voit bien que les choix des journalistes des Échos ne seront pas ceux des journalistes de l'Equipe. Ceux du Monde, du Figaro, de Libération ou de La Croix, ne seront pas non plus identiques, même si une partie de l'actualité s'impose à eux de la même façon. Car cette actualité, qu'ils ont en commun, les grèves de ces derniers jours, pour ne pas aller chercher midi à quatorze heures, ils ne l'abordent pas tous sous le même angle. C'est ce qu'on appelle le pluralisme.

Un petit exemple, qui date un peu lui aussi, mais qui montre bien ce que je veux dire. Il s'agissait là d'une grève de la faim de maîtres auxiliaires demandant leur titularisation par l'Education nationale. La même photo, montrant les trois mêmes personnes paraît dans deux quotidiens. Avec deux légendes différentes. Dans l'un, on nous dit qu'Annick et Carole ont été hospitalisées après dix jours de grève de la faim, dans l'autre que Annick est engrève de la faim depuis dix jours. Celle-ci est dans les deux articles, car elle est montée à Paris pour les négociations avec le ministère. Qu'est-ce que cela nous dit? Que l'information peut être objective ET pluraliste. Toutes les données sont vraies, mais les journalistes, en rédigeant ces légendes, n'ont pas mis l'accent à la même place.

L'âme d'un journal, sa raison d'être réside dans le travail de ses journalistes et dans les objectifs qui les animent. Je peux vous parler sérieusement de nos critères, à La Croix, vous laissant réfléchir, par simple comparaison, à ceux d'autres titres, non moins estimables. Toutes les publications de Bayard-Presses, La

Croix en premier lieu, sont « couvertes » par un document commun qui s'appelle « Ce qui nous guide ». J'en citerai trois phrases.

Nos publications « *partagent le même sens de l'homme, de son information, de son éducation, de son ouverture aux autres* ». Elles « *veulent donner le goût de vivre et rendre la vie plus humaine* », « *aider la société à trouver sa cohérence* », « *aider nos lecteurs à se prendre en charge, à réfléchir, à combattre* ». et enfin, « *on ne peut désespérer ni de l'homme, ni de la société* ». Tout cela n'est pas angélique, c'est vraiment un programme d'action ». Chaque titre a élaboré une « charte rédactionnelle » correspondant à ses objectifs propres : on ne fait pas Pomme d'Api de la même façon que La Croix ou Notre Temps. Celle de La Croix précise que le journal « *tend à être présent partout où se joue le destin de l'homme* ». Dans l'esprit, aujourd'hui, cela veut dire pour nous un journalisme où l'on essaiera de partir des solutions possibles plutôt que de la crise, de donner une place à ceux qui agissent, qui font bouger les choses, bref de ne pas se contenter de tenir la chronique noire et démoralisante des trains qui n'arrivent pas à l'heure – et ceci sans humour noir de circonstance.

Se posent ensuite bien d'autres questions qui touchent à la déontologie professionnelle. La vérité par exemple. Au sens commun de dire ce qui est vrai, ce qui est conforme à la réalité. Pour le journaliste, c'est bien sûr d'abord la vérité des faits. Mais son problème, c'est bien plus la vérité des hommes. Le journaliste est un homme – en réalité de plus en plus une femme – qui, s'adressant à des hommes, leur parle d'autres hommes. Trois éléments de subjectivité. C'est la question classique de l'objectivité. Personne ne conteste vraiment qu'elle n'existe pas à l'état brut.

Le fait devenu événement est rarement vécu en direct par le journaliste qui le traite. Et même s'il l'a vécu, il ne l'a vécu que de façon partielle (le journaliste n'est par définition qu'à un endroit donné à un moment donné). Le fait est donc largement raconté sur la base de témoignages avec toutes les imperfections que cela comporte en termes de fiabilité :

- ✓ Pr Kastler, mai 68 : que s'est-il vraiment passé dans la cour de la Sorbonne?
- ✓ Témoignage d'un accident : Qui a vu quoi? Qui en a retenu quoi?
- ✓ Même l'image n'est pas objective (cadrage, contexte type queue boulangerie)
- ✓ Quid de la « pureté » de la dépêche d'agence ? (Vanuatu, Vatican)

Le journaliste lui-même n'est pas un élément neutre. Sans même parler de mauvaise foi ou de mensonge, il a une culture, une sensibilité, une compétence, autant de facteurs qui vont interférer. Donner une information, un témoignage, parler à un journaliste c'est toujours courir le risque de ne pas être compris.

Or le lecteur, et encore plus le téléspectateur peut ne connaître longtemps d'un événement que ce qu'on a bien voulu lui en montrer. PPDA disait un jour : « *nous ne sommes pas là pour donner le sens, nous sommes là pour donner les faits. Les lecteurs donnent le sens en fonction de ce qu'ils imaginent* ». Mais à quoi sert de donner les faits s'ils sont incompréhensibles pour qui les reçoit? (*Multiplies exemples/euromissiles*). Et le fait livré comme information peut être partiel, voir partial. Cf expérience de l'envoyé spécial qui ne voit qu'une situation ponctuelle, là où il est, sans vue d'ensemble. (Guerres du Golfe).

Le journaliste travaille au cœur d'une société complexe où se concurrencent des vérités multiformes et fluctuantes. Qui me dira ce soit quelle vérité objective émerge des grèves en cours?

L'objectivité pure me permettra de vous dire d'une statue qu'elle a été réalisée à telle date, dans telle matière, qu'elle a telles formes et telles dimensions. Liriez-vous un journal qui ne vous dirait rien de ce qu'a voulu exprimer le sculpteur, de l'impression que laisse son œuvre? Des données qui ne peuvent être objectives.

Le journaliste n'a donc que sa conscience et son honnêteté à proposer, outre bien sûr de solides qualités professionnelles.

Son métier, c'est

- Raconter des histoires, au sens propre du terme, narrer des événements.
- Rendre lisibles des phénomènes complexes, les expliquer.
- Communiquer des savoirs de façon abordable.

Sa déontologie, c'est

- Le respect de la vérité des faits.
- Le respect de la personne dont il parle.
- Le respect de la personne à laquelle il s'adresse, le lecteur.
- L'honnêteté des moyens de recherche de l'information.
- L'indépendance vis-à-vis des groupes de pression (argent, politique, institutions...dont l'Eglise et les lecteurs.)
- Une attitude responsable dans l'évaluation des conséquences prévisibles de la diffusion de certaines informations.

Les occasions ne manquent pas où la liberté du journaliste et sa responsabilité peuvent être mises à l'épreuve. Ainsi...

Tous les moyens sont-ils bons pour connaître la vérité? J'emprunterai la réponse au philosophe et moraliste jésuite Paul Valadier : « *La pratique de la*

*torture met en garde contre la prétention à extorquer le vrai* ». Image certes forte, violente. Mais...

Peut-on admettre qu'un journaliste vole un document pour connaître la vérité [présumée ou quelquefois, très limitée] Et quid du statut de ces documents qui atterrissent sur les bureaux de certains journalistes, de ces compte-rendus d'audition chez le juge d'instruction qui sont quelques heures plus tard dans les colonnes de certains journaux, au mépris le plus flagrant des règles de droit? Le droit à l'information est sans doute sacré, mais, à mes yeux au moins, il a, comme tous les droits ses limites.

Peut-on violer la confiance de quelqu'un? L'attirer dans un traquenard, le piéger médiatiquement par des faux semblants?

Toute vérité, même honnêtement acquise, est-elle donc bonne à écrire? Noël Copin, que vous avez entendu ici sur des thèmes proches, mort au début de cette année et avec qui j'ai longtemps travaillé, nous disait : « *n'écrivez sur quelqu'un que ce que vous seriez capable de lui dire en face* ». C'est bien résumer ce qui est pour moi une première exigence : respecter les personnes dont nous parlons, ce qui est par la même occasion respecter le lecteur auquel on s'adresse, en se refusant à titiller ou à flatter carrément l'amateur de scandale, de révélations, d'indiscrétions, qui sommeille en chacun.

Le journal Ouest-France, qui a beaucoup réfléchi sur toutes ces questions, a pour cela une très jolie définition :

- Dire sans nuire
- Montrer sans choquer
- Témoigner sans agresser
- Dénoncer sans condamner

Ils savent ce dont ils parlent. Beaucoup plus proches de la vie quotidienne de leurs lecteurs qu'un quotidien parisien, par exemple, ils mesurent mieux, d'expérience, l'impact de leur travail d'information. Notamment en ce qui concerne les faits divers et la justice. La vérité, en matière de justice, est proche de l'erreur. Une affaire sur 6 se termine par un non-lieu, 5% par un acquittement. Mais quels dégâts pour la personne jetée en pâture au public et finalement blanchie. L'affaire d'Outreau nous a-t-elle guéris de cette curiosité malsaine. Dans ce domaine, l'information journalistique est presque toujours à charge. La révélation d'un nom, surtout dans une petite communauté locale où tout le monde se connaît peut entraîner des catastrophes.

Je ne reviendrai pas sur la problématique des photos. Je n'insisterai pas sur les problèmes de vie privée, de droit à l'image, qui sont aujourd'hui bien connus et fort débattus, y compris par des vedettes hier souvent complices des paparazzis et aujourd'hui prompte à monnayer grassement le « préjudice » subi du fait de photos volées. Elles savent même à quel tribunal s'adresser pour être mieux indemnisées.

Plutôt que de m'étendre sur certains divorces spectaculaires, je préfère attirer à nouveau votre attention sur ce qui est la base du journalisme, la sélection des sujets à proposer aux lecteurs et les critères sur lesquels on se fonde pour cela. Il y a des informations que l'on doit donner parce que le lecteur doit les connaître pour comprendre la marche des choses, mais sur lesquelles il n'est pas forcément nécessaire de s'étendre sur des pages et des pages. Que reste-t-il des pages de magazine où l'on vantait la modernité de la famille recomposée présidentielle quand les journalistes bien informés avaient su assez vite après le scrutin, que tout cela n'était qu'accord transitoire pour le temps des élections?

Il resterait beaucoup d'autres questions auxquelles j'essaierai de répondre si vous me les posez. Journalisme dans les conditions très encadrées de certains conflits. Journalisme et militantisme. Qu'est-ce qu'un journaliste catholique a de différent ? (*Pas grand chose et beaucoup. C'est d'abord un bon professionnel du journalisme dont les convictions l'aident à respecter la déontologie et à travailler dans un sens positif*). Ou encore, la protection de ses sources, légitime ou non? La pratique du « off the record ». Les « coups » et les « scoops », face à une information équilibrée. Le journaliste juge de tout, arbitre autoproclamé du juste et du vrai....

Sans oublier la très classique interrogation de Max Weber sur « l'éthique de conviction et l'éthique de responsabilité », distinction chère à la science politique, qui est une introduction à la sphère insondable du rêvé et du possible et donc, pour le journaliste toujours à l'affut des disfonctionnements, des facilités du « tout est relatif ».

### **Pour finir, Quelles conclusions utiles tirer de tout ceci?**

Paradoxalement, que les journalistes, sur la durée, ne font pas si mal leur travail. A leur sujet, on parle plus en effet, sur le mode même des reproches couramment fait à la presse, des erreurs commises que de l'immense tâche d'information qu'ils mènent au jour le jour.

Ensuite, et parce que la situation ne sera jamais idyllique, qu'il faut toujours garder son esprit critique en éveil. Aller voir ce qu'on dit ailleurs lorsqu'on a un doute, pour confronter les opinions ou les manières de rapporter les choses. Ne pas

hésiter à écrire, à participer au courrier des lecteurs pour donner son avis, surtout à un moment où les journaux cherchent à créer une interactivité avec leurs lecteurs.

Les choses changent. Les journaux bien organisés ont un « contrat de lecture » avec leur public : c'est ce sur quoi la rédaction s'engage collectivement vis-à-vis de ses lecteurs. C'est le respect de la promesse faite à l'acheteur, abonné ou acheteur au numéro, c'est le respect scrupuleux de l'attente qu'on aura su créer. Car il n'y a rien de plus difficile que de récupérer la confiance d'un lecteur déçu. Aujourd'hui, le contrat de lecture se complète d'une sorte de contrat de service, ie la volonté d'être utile au lecteur, d'évoluer avec lui, de coller au plus près à ses interrogations et à ses réflexions. (*Services vacances par exemple, mais aussi contenu, histoire des leadership successifs à La Croix*)

Toujours garder à l'esprit que l'image elle-même n'est pas obligatoirement objective. L'angle de la caméra ou de l'appareil photo peut ignorer ou masquer certaines réalités (salles ou tribunes à moitié vides cadrées pleines). Une légende fautive peut totalement changer le sens d'une photo (queue devant un célèbre boulanger parisien présentée en Urss comme une queue devant une boulangerie). De même, en TV, pas d'images pas d'infos. Ou, via les échanges mondiaux, mêmes images pour tout le monde. Or il est important de savoir qui a produit les images et pour quel public ?

Vous lisez les journaux que vous lisez, parce que leur personnalité vous correspond et que vous vous y sentez à l'aise, parce qu'ils rendent un service que vous attendez et c'est bien. Ne restez jamais passifs pour autant. Ne vous endormez pas dans un confort qui sera peut-être rapidement conformiste. Ne craignez pas de regarder ailleurs, quitte à conforter vos choix.

Vos questions diront vos réactions. J'espère, pour ma part, vous avoir fait partager une expérience. Tout n'aura pas été dit, ce serait trop long, mais n'hésitez pas, si je n'ai pas répondu à toutes vos attentes. Le journaliste sait parfaitement, qu'il ne fait jamais l'unanimité.

YVES PITETTE